

DANS L'INTERVALLE : MÉDIATIONS SYMBOLIQUES ET CONSTRUCTION DU TEMPS

Tania Zittoun

Médecine & Hygiène | *Psychothérapies*

**2013/4 - Vol. 33
pages 225 à 234**

ISSN 0251-737X

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2013-4-page-225.htm>

Pour citer cet article :

Zittoun Tania, « Dans l'intervalle : médiations symboliques et construction du temps »,
Psychothérapies, 2013/4 Vol. 33, p. 225-234.

Distribution électronique Cairn.info pour Médecine & Hygiène.

© Médecine & Hygiène. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Dans l'intervalle : médiations symboliques et construction du temps¹

Tania Zittoun²

Résumé Cet article propose une perspective socioculturelle du développement psychologique pour examiner la manière dont des personnes construisent une expérience de la temporalité, et la restaurent lorsque celle-ci est compromise. L'argument central est que ce travail temporel se fait par la médiation de moyens sémiotiques que la culture met à notre disposition. Il est illustré par l'analyse d'une étude de cas, offert par le journal de guerre d'une jeune fille anglaise. L'article montre comment des repères sociaux offrent des balises permettant de ponctuer le temps qui passe, comment une personne peut faire appel à des romans ou des films pour restaurer cette temporalité, et enfin comment elle peut jouer avec l'expérience même du temps.

On dit que le rêve est un enfant de la nuit. Il est l'enfant de la nuit des temps.
Pontalis, 2012, p. 74.

Je me propose d'examiner certaines des facettes du travail par lequel nous construisons un sens du temps – en installant des repères ou des balises dans notre expérience qui passe. Je montrerai aussi comment nous pouvons restaurer cette temporalité lorsqu'elle est mise en question. Je ferai cela en m'appuyant sur des données longitudinales tirées du journal intime d'une jeune femme anglaise durant la Deuxième Guerre mondiale.

Une approche psychologique socioculturelle

C'est en tant que psychologue développementale d'orientation socioculturelle que j'approcherai la question de l'expérience du temps. Cette perspective examine la manière dont les personnes changent et se développent au cours de la vie, dans et au travers de la « culture » qui les entoure, et participent à transformer celle-ci (Cole, 1996; Valsiner, 2007;

Zittoun, 2005; Zittoun, Muller Mirza et Perret-Clermont, 2006). Inspirée d'un côté par des auteurs russes comme le psychologue Lev. S. Vygotsky (1997) et après lui Leontiev, et de l'autre côté par les philosophes et psychologues pragmatistes comme William James (1890) et Charles Peirce (1993), cette psychologie travaille avec quelques présupposés. D'abord, elle s'intéresse à une personne, dotée d'une intériorité, qui fait l'expérience du monde par son corps et son esprit, qui ressent, raisonne, se souvient, imagine, espère et agit. Ensuite, cette approche considère que l'activité de cette personne est toujours en interaction avec d'autres personnes, réelles, absentes ou imaginées, et avec des objets – des choses, des objets symboliques – dans des situations spécifiques, matériellement et socialement définies. Selon une telle approche, on considèrera que toutes ces activités

¹ Version retravaillée d'une conférence présentée lors du Colloque de l'Association Neuchâteloise des Psychologues et Psychologues-Psychothérapeutes, sur le thème « Prendre le temps », le 7 mars 2012 à La Chaux-de-Fonds (Suisse).

² Docteur en Sciences Humaines, professeur à l'Institut de Psychologie et Education de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Neuchâtel (Suisse).

– pensées, actions, interactions – ont lieu dans un temps irréversible : chacune de ces activités a lieu en un moment de ce temps, chacune d'entre elles modifie la personne, et puisque l'environnement évolue lui aussi, les relations entre la personne et son environnement changent constamment. Enfin, cette psychologie a comme spécificité de conférer une attention toute particulière aux processus par lesquels la personne interprète son expérience, ou dont elle confère du sens à ce qui lui arrive et à ce qu'elle perçoit du monde.

De par ce souci pour la construction de sens personnel de l'expérience, cette psychologie rejoint donc les préoccupations de certaines approches cliniques. Plus que cela, l'approche dans laquelle je me situe cherche à rendre compte de ces processus en tant qu'ils sont de nature sémiotique – elle considère ainsi que des significations partagées dans le monde, portées par le langage, des schémas, des peintures, de la musique, sont appropriées, décomposées, digérées, réagencées pour devenir la matière de la pensée de la personne, et ce par quoi son expérience devient pensable, voire communicable. En ce sens, cette approche partage une certaine orientation épistémologique avec la psychanalyse freudienne, et dans certains de ses développements contemporains (Salvatore et Zittoun, 2011).

En revanche, cette perspective socioculturelle tend à privilégier la vie consciente, même si sa volonté de comprendre la manière dont l'expérience s'organise et devient pensable l'amène à faire des hypothèses sur ce qui se passe au-delà ; enfin, elle s'intéresse en général à des personnes « bien portantes », c'est-à-dire des personnes qui se débrouillent avec la vie en bricolant, sans avoir nécessairement à demander de l'aide à un spécialiste.

Penser le temps

La question psychologique de la pensée du temps s'ancre dans tout autant de réflexions philosophiques. Dans ces courants, les travaux sur le temps distinguent le plus souvent un temps éventuellement « objectif » – le temps du monde physique, mesurable par des instruments sophistiqués – du temps « subjectif », le temps vécu par chacun d'entre nous (Murakami, 2012 ; Perret-Clermont, 2005). Les travaux plus anthropologiques, ou qui se questionnent sur l'universalité des approches psychologiques du temps,

nous rappellent aussi que notre expérience du temps est elle-même dépendante des valeurs ou des visions du monde dans lesquelles nous vivons. Ainsi, s'il nous est naturel de penser que le temps de nos vies s'écoule du début à une fin, beaucoup de groupes humains développent des modèles de temps circulaires (Yamada et Kato, 2006).

La psychologie du temps a une longue histoire, que je ne retracerai pas ici (pour une revue de travaux psychologiques sur le temps, voir Roekelein, 2000). Sans ignorer ces travaux, je choisis ici de suivre la proposition de William James, ce psychologue et philosophe pragmatiste de la fin des années 1890-1900, qui suggère que notre expérience est nécessairement mobile, et située dans un temps irréversible. William James décrivait la conscience en disant « it flows », comme on pourrait dire « il pleut » ou « il neige » : notre conscience serait comme un fleuve, avec des vagues qui se mêlent et s'entremêlent, dont certaines sont plus profondes et d'autres plus superficielles – mais elle s'écoule. Ce qui se donne à nous comme présent est ce qui, ici et maintenant, nous apparaît comme notre réalité, et se dissout toujours et déjà dans ce qui précède et ce qui suit (James, 1890).

Partant d'une telle conception d'un temps mouvant, d'autres auteurs se demandent alors s'il est possible de vivre dans la pointe de l'instant présent ou, au contraire, si nous ne sommes pas toujours déjà dans le passé ou dans le futur (Bergson, 1938). Dans le même ordre d'idées, la proposition de Kurt Lewin (1948) dans les années 50 est que notre présent est précisément toujours composé de ce qui de notre passé ou de notre futur est pertinent dans l'expérience actuelle.

Mais alors, si tout est ainsi mobile et fluide, comment marquons-nous le temps, l'organisons-nous, de manière à le faire passer ou à en retrouver des événements déjà advenus ? C'est évidemment là que la question des *signes* apparaît – ces *traces* dans le flot de notre expérience, ou ces balises qui flottent à la surface d'une rivière qui s'écoule sans fin, et qui deviennent ainsi des repères ou des *marqueurs* de l'expérience. Une partie importante de notre conscience du temps se donne par des actions ou des expériences répétées et régulières, qui viennent à rythmer nos journées et nos années. Certains de ces marqueurs sont aussi et avant tout ancrés dans notre corps – comme notre rythme cardiaque – quand d'autres sont issus de l'environnement – la sonnerie du clo-

cher voisin toutes les 15 minutes, les heures de repas, les nouvelles de 20 h00, les vacances scolaires, Noël, etc. Ces marqueurs sont toujours à la fois sociaux et culturels, et à la fois expérientiels, subjectifs. Mais, de manière tout aussi importante, notre conscience du temps nous vient de tout ce qui dé-part de cette régularité.

Etudier le développement

Dès lors que l'on s'intéresse au développement des personnes, et que l'on sait que les personnes changent constamment, se pose la question de ce qu'il est pertinent d'étudier. Si tout est infiniment changeant, tout changement n'est-t-il alors pas trivial? C'est en partie pour répondre à ce problème que de nombreux chercheurs en sont arrivés à étudier les personnes quand elles changent un peu plus que d'habitude, ou quand le changement est perçu par les personnes elles-mêmes en tant que tel (Zittoun, 2009). Il est en effet alors pertinent d'examiner dans le flot constant des choses les moments de disruption, de remise en question, de crise, ou d'interruption (elles ont été appelées par tous les noms) que vivent les personnes. Car en effet, ces ruptures constituent toujours une forme d'appel d'air, de nécessité d'élaborer de nouvelles formes d'activité ou de compréhension, etc.³

Pour un psychologue du développement, l'étude des transitions offre une fenêtre sur les processus spontanés par lesquels les personnes se développent au gré des expériences. Dans mon travail, cela m'a menée à m'intéresser aux ruptures, telles qu'elles sont perçues subjectivement par les personnes – c'est-à-dire à l'expérience que ce qui va de soi est interrompu ou suspendu (Zittoun, 2010). En effet, c'est dans la suite de telles expériences que sont susceptibles de s'engager des processus de transformation identitaire, d'acquisition de nouvelles connaissances et compétences, et plus important ici, des processus de construction de sens (Perret-Clermont et Zittoun, 2002 ; Zittoun, 2012).

Construire du sens

Construire du sens, dans l'acception présente, demande de pouvoir lier le nouveau, l'ici et maintenant, avec du connu, du déjà-là, du pensé avant.

Ce processus de liaison est plus que simple association ; il demande l'intégration de l'expérience, son élaboration en des tous complexes ou plus généraux, l'établissement de relations de différents types, etc. Ce processus a lui aussi été désigné par des notions comme symbolisation, élaboration symbolique, voire mentalisation. Ces processus de construction de sens sont possibles dès lors que l'expérience est mise à distance par des signes – ces unités sémiotiques, désignant des occurrences uniques, ou regroupant des expériences en « ensembles » plus ou moins stables et organisés. Ainsi, pourrait-on imaginer une expérience identifiée comme faisant partie du groupe des « animaux-avec-lesquels-j'aime bien jouer » ou « situation qui me fait penser à ma cousine », définis à partir d'expériences regroupées pour des raisons subjectives. Mais certains groupements sont plus formels et correspondent à des termes, des concepts ou des catégories socialement définies – ainsi, la même expérience pourrait être identifiée comme une rencontre avec un « épagneul », un « chien », un « canidé », ou un « mammifère » (Valsiner, 2001, 2002, 2007 ; Zittoun, 2011).

Ruptures et usages de ressources symboliques dans le travail du temps

Les systèmes culturels de la plupart des groupes ont mis en place des moyens de parer aux ruptures de continuité temporelle que vivent les personnes. Ainsi, les ruptures courantes, comme les naissances, le départ des enfants, les décès, sont en général prises en charge et signifiées collectivement de manière à les sortir de leur nudité existentielle, devenant symboliquement partageables, communicables et donc pensables.

Mais aussi, et c'est là ma proposition, la culture met à notre disposition beaucoup d'autres moyens susceptibles de faciliter ce travail de restauration du temps. Des éléments culturels complexes, comme les livres, les films, ou les chansons, sont des objets créés dans un champ culturel donné, pour porter des significations sous forme sémiotique – des mots,

³ Voir ainsi les processus de déséquilibre-rééquilibration chez Piaget (1964), les crises menant à une éventuelle intégration chez Erikson (1969), etc.

des images, des sons – et pour cristalliser ainsi l'expérience et l'interprétation de la vie d'autres personnes, parfois en d'autres temps et d'autres lieux. Ces éléments culturels demandent à ceux qui les lisent ou les voient une expérience imaginaire, rendue possible par leur guidage sémiotique (le texte, les images avec leur géométrie et couleur, les sons, les rythmes et les durées qu'elles imposent), et nourrie de leur participation émotionnelle et de traces de leurs propres expériences. Ce faisant, elles réorganisent aussi ce que les personnes pensent ou ressentent, en particulier si elles ont l'occasion de réfléchir sur ce que ces expériences leur ont fait (Tisseron, 2005). Les personnes peuvent ainsi plus ou moins délibérément faire usage de ces éléments culturels comme *ressources symboliques* – comme moyens de guider ou de transformer leur compréhension de leur environnement, des autres ou d'eux-mêmes (Zittoun, 2006, 2007). Dans mon travail passé, j'ai notamment montré le rôle que pouvaient avoir ces usages de ressources symboliques dans le soutien et la facilitation des processus de transition. Ici, je voudrais montrer le rôle de ces usages de ressources symboliques dans l'expérience du temps.

Ainsi, je me propose d'examiner trois choses: d'abord, comment les personnes construisent leur propre continuité « usuelle » au travers du temps dans leur monde de culture; ensuite, comment dans des moments de disruption, les usages de ressources symboliques peuvent efficacement restaurer ou transformer le sens du temps; et enfin, comment au travers du travail de temps quotidien et exceptionnel, lié à ces ruptures, ce sont les personnes elles-mêmes qui se transforment et qui voient leur rapport au monde, et donc au temps, se transformer⁴.

Méthode

Méthodologiquement, le seul moyen d'examiner des transformations du rapport au temps est d'avoir accès à l'expérience des personnes durant une longue période. Hors de l'expérience clinique, l'un des moyens d'arriver à cette expérience subjective, telle qu'elle évolue au gré des jours, des petites contrariétés et des grands bouleversements, est de faire appel aux journaux intimes. Faire appel à des journaux

intimes déjà rendu publics permet en outre de résoudre une partie des questions liées à l'utilisation scientifique de données personnelles. Cela offre enfin l'avantage de permettre à la communauté scientifique d'avoir accès aux mêmes données et ainsi d'ouvrir un dialogue possible (Cornish, Zittoun et Gillespie, 2007).

Dans cet esprit, je vais m'intéresser à une époque et un contexte marqués par une crise générale qui a amené beaucoup de personnes à vivre de nombreuses ruptures. Avec un groupe de collègues anglais – Alex Gillespie, Flora Cornish et Emma-Louise Eveling – nous nous sommes intéressés à des journaux intimes écrits par deux sœurs durant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale en Angleterre (Gillespie, Cornish, Aveling et Zittoun, 2008; Zittoun, Cornish, Gillespie et Aveling, 2008; Zittoun, Aveling, Gillespie et Cornish, 2012).

Nous avons fait appel à des journaux intimes déposés dans une banque de données constituée par Mass Observation, une initiative anglaise du début de la Deuxième Guerre mondiale, demandant à la population de lui envoyer ses « journaux de guerre » et de remplir quelques questionnaires visant ainsi à constituer une anthropologie du quotidien (Sheridan, Street et Bloome, 2000). Nous avons dans ce cadre eu accès aux journaux de deux sœurs, et ici j'évoquerai celui de June. Par ailleurs, les nombreuses archives portant sur l'époque permettent de documenter le contexte réel de la vie des jeunes filles.

Méthodologiquement, ces journaux ont été transcrits électroniquement, puis analysés à l'aide d'un outil intuitif de codage qualitatif qui s'appelle Altas-ti; ces analyses ont été discutées avec le groupe de recherche impliqué. Pour évoquer les questions liées au temps, j'ai été attentive aux marqueurs temporels, aux éléments culturels mentionnés, ainsi qu'aux indicateurs de changements de perception de soi ou de réflexion sur sa situation, notamment marquée par des changements de style d'écriture, de volumes de texte produits, d'usage de pronoms, de verbes modaux et de termes temporels explicites, ainsi que de commentaires explicites sur le temps.

June a commencé à envoyer son journal à Mass Observation en 1939 alors qu'elle est âgée de 18 ans, jusqu'à la fin de la guerre en 1945. Au début de la guerre, June habite dans un petit village sur la Côte Est de l'Angleterre. Elle vit là avec sa mère et sa sœur, et travaille dans un petit garage familial qui fait aussi

⁴ L'analyse qui suit est grandement reprise de Zittoun (2008).

office de magasin. En 1941, le Ministre Bevin lance une initiative demandant aux femmes de participer à l'effort de guerre en créant le « Home Front », le Front intérieur, et June déménage au Sud-ouest de l'Angleterre, où elle apprend le métier de jardinière (agricultrice). En 1943, sa sœur et elle vont vivre dans une « pension de guerre », et June participe à la production des légumes pour les ouvriers et le personnel de la pension. Quelques mois plus tard, June souffre d'une appendicite qui rend impossible le travail en plein air, et elle devient assistante au comptoir de l'hôtel et à son magasin, position qu'elle occupe jusqu'à la fin de la guerre.

Au-delà de ces changements objectifs, nous avons donc accès à la manière dont June perçoit et interprète ces événements qui échappent en grande partie à sa volonté – et c'est sur quoi je me concentre maintenant.

Tisser le temps

Commençons par identifier certains des éléments qui rythment et ponctuent la vie quotidienne et qui participent ainsi de la construction d'une expérience de la temporalité.⁵

Maintenir un sens du temps personnel et social

Durant les années de guerre, la vie de June a continué à être ponctuée par des heures de sommeil, de repas, ou des jours de repos. Certes, ces événements ont connu des variations en forme et en contenu ; mais ils ont continué à organiser la vie personnelle et sociale. Par exemple, un des moments importants de structuration de la journée est le moment de l'écoute des nouvelles à la radio. June décrit ainsi comment tout le monde organise son activité de manière à être de retour à la maison pour écouter les nouvelles. L'heure des nouvelles, un événement social, organise la vie de milliers de personnes, qui elles-mêmes entendent les nouvelles et pourront ensuite en parler. Ainsi, en termes temporels, peut-on dire que l'heure des nouvelles est un repère structurant de la temporalité et de la continuité quotidienne : chaque personne organise sa vie *notamment* sur la base de son expérience des nouvelles passées et dans l'expectation des nouvelles à venir. Ce faisant, l'heure

des nouvelles participe de la construction de la biographie personnelle et d'une histoire collective.

Marqueurs sociaux

Si l'on examine maintenant plus spécifiquement le journal de June, il apparaît qu'elle est attentive aux marqueurs sociaux du temps : elle a des entrées spécifiques pour les fêtes de Noël, de Nouvel An, ou encore pour les anniversaires. Ces événements, qui ont tous un caractère cyclique, invitent alors à une comparaison entre le maintenant et les événements équivalents à leurs occurrences précédentes et parfois suivantes.

A chaque Noël, June écrit par exemple qui de son entourage s'est souvenu de la fête, quels cadeaux ont été donnés et reçus, et ce qui a pu être mangé. A Nouvel An et aux périodes d'anniversaire, June réfléchit systématiquement à sa situation, qu'elle compare aux anniversaires ou au Nouvel An précédents et à venir. Les dates anniversaires permettent ainsi d'alimenter un dialogue interne, par-delà les intervalles temporels. Au début de la guerre, en décembre 1940, alors que June vit encore dans son village, elle écrit : « Qui regrette de voir la fin de cette année sinistre et angoissante ? Nous avons certainement vécu l'histoire cette année. Combien avons-nous cherché à deviner ce que les nouvelles de la semaine suivante nous amèneraient ? » (31 décembre 1940)⁶.

L'année suivante, alors que June a été relocalisée, qu'elle a appris à travailler dans les champs et commencé sa vie de « soldate de l'intérieure », elle écrit très différemment : « J'ai connu beaucoup d'heures joyeuses en 1941 et je ne regrette aucune de ces expériences. C'est une bonne chose qu'une autre année de guerre soit passée. Je suis maintenant là où je n'aurais jamais imaginé être à cette période l'an dernier. Faire des choses que je n'avais jamais imaginées. Je ne regrette rien. Le temps passe tellement plus vite avec quelque chose à faire toute la journée. Au revoir et bon débarras à 1941 ! Je n'oublierai jamais cette année où je suis devenue une "land girl". Je me demande où 1942 me mènera » (31 décembre 1941).

⁵ Il va de soi que l'activité même de diariste en temps de guerre est une activité régulière, quotidienne, qui participe de l'établissement d'une continuité par ailleurs menacée.

⁶ Toutes les traductions de l'anglais par l'auteur.

June relie explicitement ces deux moments séparés d'un intervalle d'un an. Dans la deuxième entrée, elle se pense en rapport avec ses attentes passées (« je suis là où je n'aurais jamais pensé ») et en profite pour ouvrir un champ de possibles, celui de son avenir. Elle passe également d'un discours retenu en « nous » – ce que la guerre nous aura amené – à un discours personnel et dynamique en « je ». Enfin, elle fait état, si ce n'est prend conscience, des transformations importantes qu'elle a vécues, pour enfin se projeter dans un avenir où ces événements pourront constituer un marqueur de sa biographie (« je n'oublierai jamais »...).

De manière comparable, les anniversaires sont des repères temporels récurrents. Toutefois, à la différence de Nouvel An, les anniversaires sont aussi l'occasion de mesurer l'état d'une biographie à l'aune des normes sociales. Dans toute société existent en effet des normes plus ou moins explicites et plus ou moins persistantes de ce qu'une personne est censée avoir accompli à quel âge pour avoir réussi sa vie ou en tout cas être suffisamment « normale » (au sens de correspondant à la norme) (Wrosch et Heckhausen, 2005). Ainsi, June semble avoir profondément construit l'idée qu'elle devait être mariée à l'âge de 21 ans. La guerre qui bouleverse les vies rend difficile la satisfaction d'une telle attente. Ainsi, lors des anniversaires, June est souvent assez négative et critique à propos de sa position dans la vie – elle écrit de manière récurrente au sujet de sa crainte de devenir une vieille fille.

Marqueurs personnels

June crée aussi des célébrations personnelles: elle indique dans son journal, année après année, les anniversaires de la date à laquelle elle a quitté la maison, ou commencé à travailler. Ces dates fonctionnent aussi comme des marqueurs temporels facilitant un bilan réflexif; mais à la différence des marqueurs sociaux, elles ne semblent pas véhiculer de norme sociale forte. June peut ainsi décider de ce qui est important pour elle, et redéfinir un espace de liberté pour sa propre invention: (après une longue description des activités de la journée) « Cela fait deux ans hier que j'ai commencé à travailler comme jardinière. Je ne m'attendais pas à devenir cheffe jardinière dans une pension de guerre en deux ans quand j'ai commencé. Nous sommes si heureux que

je suis contente de l'avoir commencé. C'est parfois dur, mais il y a aussi des bons moments et ça en vaut la peine » (15 avril 1943).

« Aujourd'hui cela fait trois ans que j'ai quitté la maison, et il s'est passé beaucoup de choses durant ces trois ans. J'ai été à des endroits et fait des choses auxquelles je ne m'attendais pas du tout, et maintenant que je suis à la maison comme avant, j'ai de la peine à croire que tout cela est vrai. Un jour tranquille » (15 avril 1944).

Réparer le tissu du temps

Au-delà de la construction d'un tissu temporel se pose la question des attaques au sens du temps que constituent les réelles ruptures. Comment les personnes peuvent-elles combler les trous du temps – penser l'inconnu, appréhender l'imprévisible – et restaurer un sens de continuité? En suivant le cas de June, je mets en évidence certaines des ressources que des personnes peuvent alors utiliser pour ce travail de réparation du temps.

Les discours sociaux constituent un premier type de ressources auxquelles les personnes font appel. Dans le journal de June apparaît par exemple la façon dont elle et sa sœur essayent de rendre signifiant le fait même qu'elles sont amenées à vivre une guerre. Les journaux et les questionnaires qu'elles remplissent nous apprennent qu'elles ont été exposées au discours de leurs parents et de leurs enseignants au sujet de la Première Guerre mondiale (Directive of replies 01.40). Notamment, les parents ont répété à leurs filles que le but de la Première Guerre mondiale avait été « une guerre pour mettre fin à toute guerre » (*A war to end all wars*). June et sa sœur reprennent ce mot à leur compte pour justifier leur participation aux activités liées à la guerre. En particulier, à ce mot d'ordre est associée l'idée selon laquelle la connaissance est un moyen de lutter contre la guerre. Ainsi June et sa sœur vont-elles s'engager dans un très grand nombre d'activités éducatives – formation permanente, écoles d'été – qui leur permettent d'être actrices d'une « guerre intelligente » pour mettre fin à la guerre. En d'autres termes, c'est en inscrivant leur expérience d'un événement incompréhensible dans la continuité d'une histoire intergénérationnelle, que les jeunes filles peuvent faire appel à un discours social développé par la génération précédente; ce dernier devient alors une res-

source pour guider leurs actions dans le présent, les invitant à choisir une action « éduquée » parmi toutes les actions possibles dans le champs qu'est la guerre. June écrit par exemple en 1942 que pour éviter de futures guerres, tout le monde devrait « avoir plus d'éducation démocratique et en histoire contemporaine » (Directive of replies, 04.42).

June mobilise d'autres ressources sociales lorsqu'elle engage des conversations quotidiennes avec ses voisins et amis au début de la guerre, en 1940, chaque fois qu'ils sont confrontés à un événement inédit et qui menace la continuité du quotidien. En particulier, la côte Est se trouve sur la route des avions allemands qui pénètrent la Grande Bretagne, et elle est aussi très tôt menacée par les bombardements. D'où les questions : que faut-il faire en cas de bombardement, ou si un parachutiste devait tomber dans leur village ou dans leur jardin ? Ces discussions, alimentées par les brochures distribuées par la défense aérienne, sont alors l'occasion de confronter des points de vue et de générer des perspectives différentes, permettant aux personnes d'élaborer des débuts de représentations là où il n'y en avait pas et d'entamer des raisonnements hypothétiques (Zittoun, Cornish, Gillespie et Aveling, 2008). Ainsi par exemple : « Mère fait : "Pensez-vous qu'ils vont atterrir sur la plage ?" Puis elle a dit : "S'ils viennent j'irai sous mon lit et me ferai toute petite". Beth a dit : "Je pense que j'aurai plus de chance avec eux si deux personnes sont au lit !" » (18 février 1940).

Un troisième type de ressources mobilisées par June pour réparer le tissu du temps est donné par les éléments culturels que sont les œuvres de fiction : films, romans et chansons. June et sa sœur lisent beaucoup de romans et, durant toute la guerre, June rend compte de ses visites hebdomadaires aux bibliothèques publiques locales, où elle emprunte chaque fois deux livres, le plus souvent des romans. L'un des questionnaires de Mass Observation lui demande : « Parmi les livres que vous avez lus les derniers six mois, lesquels vous ont fait une impression la plus forte ? Pourquoi ? », et June répond : « *Qu'elle était verte ma vallée* – de Richard Llewellyn m'a considérablement impressionnée, parce que je travaille la terre et je peux apprécier la proximité du sol et les beautés de la vie dans la nature et en plein air, surtout que j'ai travaillé dans le Suffolk » (Directive of replies, 10.42).

Ici, il semble que la lecture du roman, qui permet de faire une expérience poétique, a permis à June

de relire autrement son expérience du travail de la terre, non plus comme quelque chose d'étranger à elle, mais comme quelque chose de personnel et profond, touchant ses sens et son expérience du monde. Je fais ainsi l'hypothèse que le roman l'a aidé à penser son expérience vécue, corporelle, pour en faire une expérience pensée, mise en mots, qui peut être liée à sa propre histoire, et qui lui permet de redéfinir qui elle est dans cette nouvelle situation – participant ainsi à la construction de ce nouveau sens du temps.

Ces éléments culturels qui peuvent être utilisés comme ressources symboliques éveillent un sens privé mais sont aussi partagés, et ils entrent ainsi dans des dynamiques d'inscription sociale. June voit beaucoup de films durant la guerre (elle en mentionne 110 dans son journal). Nombre de ces films représentent la vie quotidienne en Angleterre durant la guerre, comme par exemple *Mrs Miniver*, *Silver Fleet*, *The Gentle Sex*, ou le *Canterbury Tale*. *Mrs Miniver* décrit notamment la façon dont la guerre affecte une famille de la côte Est anglaise pendant les bombardements (Richards et Sheridan, 1987, p. 293). June voit ce film alors qu'elle travaille loin de la côte, dans les champs ; mais après l'avoir vu, elle écrit des commentaires acerbes où elle espère que les personnes de la région auront maintenant compris ce que vivaient les personnes qui ont comme elle vécu sur la côte Est et connu les premiers bombardements.

Enfin, June va être rapidement menée à d'autres expériences auxquelles elle avait été peu préparée, comme sa rencontre de jeunes hommes en temps de guerre, et sa progressive politisation. En parallèle, elle paraît souvent déçue des films qui montrent une image bientôt dépassée ou conservatrice de l'expérience de jeune femme – et donc ne satisfont pas son attente de trouver des ressources symboliques pour penser son nouveau présent de femme autonome et indépendante en temps de guerre, dont le futur paraît bientôt ne plus être celui du mariage traditionnel.

Comment, dans ces conditions, penser le futur ? En octobre 1942 Mass Observation pose des questions à ce sujet : « a) Comment pensez-vous avoir développé vos croyances actuelles ou vos attentes sur ce qui se passera après la guerre ? b) Comment avez-vous développé vos plans et désirs au sujet de ce que vous voulez après la guerre ? ». June répond : « a) Mon imagination, ce que j'ai lu, entendu et ce qui était le

cas après la dernière guerre. b) Mon imagination, à nouveau, mon expérience personnelle et les livres sur l'expérience des autres personnes ».

En effet, June lit des romans et des biographies, ainsi que des textes historiques, qui lui paraissent nécessaires pour alimenter sa compréhension de la situation actuelle, mais aussi nourrir son « imagination ». De fait, l'imagination pensée comme processus constitue le moyen fondamental de développer des représentations de nouvelles possibilités, qui peuvent ensuite guider l'action dans une temporalité nouvelle ou qui n'a pas encore été balisée (Zittoun, Valsiner, Vedeler, Salgado, Gonçalves et Ferring, 2013).

Jouer avec le temps

Avec ses imprévus, le temps qui passe à la guerre amène aussi les personnes à des expériences radicalement nouvelles ou alors qui contredisent le sens qu'elles avaient jusque-là d'elles-mêmes. Épargnée d'événements traumatiques, le front intérieur amène June à rencontrer de nombreux jeunes hommes, à sortir, s'amuser, et flirter... Elle engage ainsi des conduites qui, dans sa conception d'avant-guerre, étaient hautement répréhensibles et appartenaient à « ce genre de filles » dont elle se distinguait radicalement, elle qui se percevait comme une « femme décente » (Zittoun, Aveling *et al.* 2012). Comment concilier alors ses comportements « libérés » et cette image d'une « femme décente », comment ces deux images peuvent-elles être recousues ?

Une stratégie consiste à créer des « poches » dans le temps. Cette technique apparaît dans cette entrée en 1945 : « Davantage de travail et le soir O m'a invitée à célébrer son anniversaire au club de danse de l'usine. Il y avait un groupe de nos amis et on s'est bien amusés. On dirait que j'ai une vie assez haute en couleurs ces jours, mais dans le fond, je ne suis jeune qu'une fois et en plus ça ne va plus durer longtemps » (02.45).

Dans ce genre d'énoncés, June utilise deux ressources sémiotiques pour contenir des expériences où des aspects pas encore acceptables d'elle-même apparaissent ; elles sont ainsi circonvenues et isolées hors du temps, doublement inscrites dans la parenthèse de n'être « jeune qu'une fois » et dans celle du « temps de guerre » (Gillespie *et al.* 2008 ; Zittoun, Aveling *et al.*, 2012). Ainsi, des aspects de soi qui pourraient eux-mêmes remettre en question le sens

de sa propre continuité sont-ils glissés dans une poche du temps, grâce aux termes que nous donne la culture.

Finalement, la technique alternative pour isoler des expériences du temps parfois trop cruel consiste à créer une poche plus grande, qui permet à la personne elle-même de se soustraire temporairement au temps. A nouveau, les ressources symboliques peuvent être utilisées à cette fin. Parmi les films que voit June, les dessins animés de Walt Disney ont un statut particulier. Elle visionne notamment deux fois *Dumbo l'éléphant* en mai 1942 alors qu'elle travaille comme jardinière. Elle écrit : « Je l'ai aimé immensément, mais pas autant que *Blanche Neige*. La musique n'est pas aussi prenante, si ce n'est que *Baby Mime* m'a arraché des larmes » (7 mai 1942).

Dumbo décrit l'histoire d'un bébé éléphant que sa maman protège de ses immenses oreilles. La chanson que mentionne June décrit l'amour inconditionnel que la mère a pour son éléphanteau. Ainsi peut-on penser que le film offre ici un espace de fiction bien en dehors de la réalité et de ses demandes et tensions – un espace transitionnel au sens de Winnicott (1971), qui permet à June, à partir d'un film proposé par le monde social, de faire l'expérience de sentiments plus intimes et liés à sa vulnérabilité – après tout, elle a une vingtaine d'année, vit seule et loin des siens, dans une situation qu'elle n'avait jamais anticipée et dont on ne connaît pas encore le dénouement... Ainsi, l'usage de ressources symboliques peut aussi servir à se mettre soi-même, temporairement, hors du flot du temps, dans une poche de repos et peut-être aussi de détente ou de recharge émotionnelle.

Le temps du développement

Il se peut que le temps soit une donnée incontournable de notre être au monde. En revanche, la façon dont nous prenons conscience du temps, faisons l'expérience de sa vitesse, nous accommodons avec les sauts et les bosses du quotidien, réparons ce qui nous apparaît comme des brèches dans le temps ou gérons le saut dans un futur inconnu, ou encore trouvons des esquives pour isoler des expériences ou nous mettre à l'écart de cette rivière aveugle, est un travail toujours à refaire, par chacun, avec les moyens que nous offre notre environnement social et culturel.

June est une jeune femme comme une autre, née dans une société bouleversée par des événements sur lesquels elle n'a pas prise, et dont la vie prend un cours inattendu et peu contrôlé. Chacun des événements inattendus confronte June à des menaces – du sens de qui elle est, de son expérience de continuité, de sa possibilité de définir des actions orientées vers l'avenir. Pourtant, June se débrouille. J'ai montré que le sens de la continuité d'une personne se construisait par des balises dans le flot du temps, qui deviennent des marqueurs ou des repères pour réfléchir son propre développement. Les marqueurs sociaux, comme les fêtes et les anniversaires, sont offerts à tous et permettent de s'inscrire dans la grande histoire collective, tout en se situant souvent face à des normes; des marqueurs temporels plus personnels ont la même fonction de points de balise, mais offrent parfois des possibilités de s'inventer plus librement.

Cette étude de cas m'a permis de suggérer que lorsque l'expérience de la continuité était remise en question, les personnes pouvaient faire appel à des ressources sociales et symboliques, dont l'usage faci-

lite l'établissement de liens entre soi au présent et soi au passé, la réflexion et la symbolisation de son présent, et parfois la possibilité de penser le futur. J'ai enfin montré comment des processus sémiotiques permettaient aussi de jouer avec le temps, en le mettant entre parenthèses ou alors en se mettant temporairement hors du temps.

Ainsi, j'ai essayé de montrer comment se donne à voir la créativité d'une personne – son unique manière de tisser et réparer le temps qui se déroule. Ce travail de tissage, comme celui des tapis complexes, demande de nouer des fils issus des habitudes et des valeurs sociales et partagées, des éléments culturels, avec des fils plus intimes, développés dans l'intériorité de la personne, et ancrés dans des expériences relationnelles et émotionnelles parfois anciennes. En examinant comment une personne – parmi tant d'autres – tisse son temps, j'espère que nous apprenons quelque chose sur ce temps que nous vivons tous.

(Article reçu à la Rédaction le 7.7.2012)

Summary This article proposes a socio-cultural perspective of psychological development so as to examine the way in which people construct an experience of temporality and are able to restore it when it is endangered. The main argument here is that this temporal activity takes place through semiotic means that culture puts at our disposal. It is illustrated through the analysis of a case study offered by the war diary of a young English girl. The article shows how social events provide landmarks that punctuate the passing of time. A person may refer to words or films to restore this temporality and ultimately even be able to play with the experience of time.

Bibliographie

- Bergson H. (1938): *La pensée et le mouvant*. Paris, PUF.
- Cole M. (1996): *Cultural psychology. A once and future discipline*. Cambridge, MA/London: The Belknap Press of Harvard University Press.
- Cornish F., Zittoun T., Gillespie A. (2007): A cultural psychological reflection on collaborative research. Conference Essay: ESF Exploratory Workshop on Collaborative Case Studies for a European Cultural Psychology. *Forum Qualitative Sozialforschung/ Forum: Qualitative Social Research*, 8 (3), Art 21. [37 paragraphes].
- Erikson E. (1969): *Adolescence et crise: la quête de l'identité*. Paris, Flammarion, 1993.
- Gillespie A., Cornish F., Aveling E.-L., Zittoun T. (2008): Living with war: Community resources, self-dialogues and psychological adaptation to World War II. *J. Commun. Psychol.*, 36 (1): 35-52.
- James W. (1890): *The principles of psychology* (Vol. I). New York, Dover Publications.
- Lewin K. (1948); *Resolving social conflicts & Field theory in social science* (2nd ed. 2000). Washington, DC, American Psychological Association (APA).
- Murakami K. (2012): Time for memory: Beyond spatial metaphors? *Culture & Psychology*, 18 (1): 3-13. doi: 10.1177/1354067X11427468.
- Peirce C.S. (1993): *A la recherche d'une méthode*. Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan.
- Perret-Clermont A.-N. (Ed.) (2005): *Thinking time: A multidisciplinary perspective on time*. Cambridge (MA)/Göttingen, Hogrefe & Huber.
- Perret-Clermont A.-N., Zittoun T. (2002): Esquisse d'une psychologie de la transition. *Education Permanente*, 1: 12-14.
- Piaget J. (1964): *Six études de psychologie*. Genève, Gonthier.

- Pontalis J.-B. (2012): *Avant*. Paris, Gallimard.
- Richards J., Sheridan D. (1987): *Mass-Observation at the Movies*. London, Taylor & Francis.
- Roeckelein J.E. (2000): *The Concept of Time in Psychology: A Resource Book and Annotated Bibliography*. Westport (CN)/ London, Greenwood Press.
- Salvatore S., Zittoun T. (2011): *Cultural Psychology and Psychoanalysis: Pathways to Synthesis*. Charlotte, NC, InfoAge.
- Sheridan D., Street B.V., Bloome D. (2000): *Writing ourselves: Mass-observation and literary practices*. Cresskill, NJ, Hampton Press.
- Tisseron S. (2005): La réalité de l'expérience de fiction. *L'Homme*, 3-4 (175-176): 131-145.
- Valsiner J. (2001): Process structure of semiotic mediation in human development. *Human Development*, 44: 84-97.
- Valsiner J. (2002): Irreversibility of time and ontopotentiality of signs. *Estudios de Psicología*, 23 (1): 49-59.
- Valsiner J. (2007): *Culture in Minds and Societies: Foundations of Cultural Psychology* (1st ed.). New Delhi, Sage Publications Pvt. Ltd.
- Vygotski L. (1934): *Pensée et langage* (3rd ed.). Paris, La Dispute, 1997.
- Winnicott D. W. (1971): *Jeu et réalité*. Paris, Gallimard, 2002.
- Yamada Y., Kato Y. (2006): Images of circular time and spiral repetition: the generative life cycle model. *Culture & Psychology*, 12 (2): 143-160. doi: 10.1177/1354067X06064575.
- Zittoun T. (2005): *Donner la vie, choisir un nom. Engendrements symboliques*. Paris, L'Harmattan.
- Zittoun T. (2006): *Transitions. Development through symbolic resources*. Coll. Advances in Cultural Psychology: Constructing Development. Greenwich (CT), InfoAge.
- Zittoun, T. (2007). The role of symbolic resources in human lives, in: J. Valsiner, A. Rosa (eds.): *Cambridge Handbook of Socio-Cultural Psychology* (pp. 343-361). Cambridge, Cambridge University Press.
- Zittoun T. (2008): Sign the gap: dialogical self in disrupted times. *Studia Psychologica*, 6 (8): 73-89.
- Zittoun T. (2009): Dynamics of life-course transitions – a methodological reflection, in: J. Valsiner, P.C.M. Molenaar, M.C.D. Lyra, N. Chaudhary (eds.): *Dynamic process methodology in the social and developmental sciences* (pp. 405-430). New York, Springer.
- Zittoun T. (2010): How does an object become symbolic? Rooting semiotic artefacts in dynamic shared experiences, in: B. Wagoner (Ed.): *Symbolic Transformations. The mind in movement through culture and society* (p. 173192). London, Routledge.
- Zittoun T. (2011): Meaning and change in psychotherapy. *Integr. Psychol. Behav. Sci.*, 45 (3): 325-334. doi: 10.1007/s12124-011-9166-7.
- Zittoun T. (2012): Lifecourse, in: J. Valsiner (ed.): *Handbook of Culture and Psychology*. Oxford, Oxford University Press.
- Zittoun T., Aveling E.-L., Gillespie A., Cornish F. (2012): People in transitions in worlds in transition: Ambivalence in the transition to womanhood during World War II, in: A.C. Bastos, K. Uriko, J. Valsiner (eds.): *Cultural Dynamics of Women's Lives* (pp. 59-78). Charlotte (NC), Information Age Publisher.
- Zittoun T., Cornish F., Gillespie A., Aveling E.-L. (2008): Using social knowledge: A case study of a diarist's meaning making during World War II, in: W. Wagner, T. Sugiman, K. Gergen (eds.): *Meaning in Action: Constructions, Narratives and Representations* (pp. 163-179). New York, Springer.
- Zittoun T., Muller Mirza N., Perret-Clermont A.-N. (2006): Quand la culture entre dans les recherches en psychologie du développement. *Enfance*, 58: 126-134. doi: 10.3917/enf.582.0126.
- Zittoun T., Valsiner J., Vedeler K., Salgado J., Gonçalves M., Ferring D. (2013): *Melodies of living: Developmental science of the human life course*. Cambridge, Cambridge University Press.

Correspondance:
 Tania Zittoun
 Institut de psychologie et éducation
 FLSH – Université de Neuchâtel
 Espace Louis Agassiz 1
 2000 Neuchâtel
 Suisse
 tania.zittoun@unine.ch